

L'objet funéraire Un imaginaire à explorer

Thérèse Labbé

Numéro 49, hiver–printemps 1991

Le patrimoine funéraire : au-delà du mythe

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17793ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Labbé, T. (1991). L'objet funéraire : un imaginaire à explorer. *Continuité*, (49), 28–32.



L'objet funéraire a de tout temps été associé au dernier rite de passage. Toutefois, sa signification demeure plutôt ambivalente. En effet, il prend son sens dans le non-sens de la mort. Alors que celle-ci est synonyme de rupture, celle-là symbolise la durabilité. Perçu d'une façon objective, le monument contribue à unir le monde des morts et celui des vivants, par le souvenir. Il nourrit le concept de la survie du défunt, de sa pérennité dans la mémoire collective ou de son immortalité, qu'on l'entende ou non dans le sens de la mystique chrétienne. C'est ainsi qu'en transgressant la mort, la peine des survivants se trouve atténuée.

En plus d'immortaliser en quelque sorte le défunt, le monument individualise sa sépulture qui se distingue par la pierre tombale s'imposant au regard. Et par ces glissements métaphoriques, la sépulture prend une signification sociale. Elle représente un moyen de se différencier jusque dans la mort.

Éminemment paradoxal, l'objet funéraire transcende le réel pour atteindre l'imaginaire. C'est sa fonction subjective appuyée par la symbolique funéraire qui mérite d'être considérée. L'étude iconographique prend ici tout son sens.

L'ostentatoire s'affiche aussi au cimetière rural. Ici, à Neuville, on est surpris par cette émouvante figuration intitulée La douleur. Cette pleureuse, qui forme un ensemble avec le mausolée de la famille de Camilien Lockwell, est sans contredit le point focal du site. (photo: Thérèse Labbé)

L'OBJET FUNÉRAIRE: UN IMAGINAIRE À EXPLORER

par Thérèse Labbé

Dans sa relation avec l'espace funéraire, le monument se transforme en document culturel laissant trace d'une histoire.



Dans cette scène qui figure sur le cénotaphe de la famille de Nicodemo Cotroni au cimetière Notre-Dame-des-Neiges, celle qui pleure baise le front de sa compagne endormie. Expression romantique de la mort, cette touchante Déploration est un des exemples dus aux sculpteurs montréalais d'origine italienne. (photo: Thérèse Labbé)

Le mausolée de la famille Tessier, au cimetière Belmont de Sainte-Foy. Un mascarone de tradition médiévale cinte l'archivolte du frontispice. La porte surmontée d'une imposte semi-circulaire est caractéristique de l'architecture néopalladienne de même que la fenêtre vénitienne. (photo: Thérèse Labbé et Lise Nadeau)



L'ARCHITECTURE FUNÉRAIRE

Qu'il soit apprécié pour ses qualités architecturales ou sculpturales, l'objet funéraire est d'abord et avant tout un symbole qui témoigne de l'appartenance religieuse et du statut social de ceux qui sont inhumés.

L'architecture funéraire offre un éventail d'objets des plus variés, allant de la simple stèle au monument prestigieux. Dans ce dernier cas, on puise souvent au répertoire antique, comme en témoignent le mausolée de la famille de George Élie Amyot au cimetière Belmont de Sainte-Foy et le mausolée impérial de la famille de William Venner au cimetière Saint-Charles de Québec. Alors que le premier, avec son fronton en façade supporté par des colonnes formant portique, adopte le modèle du temple prostyle, le second, avec sa colonnade, reprend la forme du temple grec avec péristyle.

Quoique l'héritage néo-gothique n'ait pas marqué l'image du cimetière Saint-Charles, l'édicule monumental qui s'élève sur le lot de la famille de Zéphirin Paquet mérite à lui seul d'être signalé. De même, le mausolée de la famille d'Ulric Joseph Tessier au cimetière Belmont propose un modèle exclusif traduisant cette fois son appartenance au style éclectique. On remarquera que dans tous les cas mentionnés, le caractère gran-

diose n'exclut pas la référence chrétienne. Cette architecture ostentatoire, qui consacre la différence, connaît son apogée au tournant du XX^e siècle et persiste jusqu'au premier quart du XX^e siècle. Elle est surtout le fait des cimetières catholiques des grandes agglomérations.

Le type de tombeau qui a le plus marqué le paysage funéraire, notamment dans les parties anciennes des cimetières urbains, est celui qui est constitué d'un groupe de pierres tumulaires réunissant obélisques, colonnes et piliers. Ces pierres attestent la prédominance des formes néo-classiques. Elles en nient cependant le symbolisme païen, car une croix ou une sculpture sacrée vient évoquer la mystique religieuse. Ces tombeaux à caractère ascensionnel se sont imposés approximativement jusqu'au deuxième quart du XX^e siècle environ. À titre indicatif, certains pouvaient atteindre plus de six mètres et à cet élément de différenciation s'ajoutait parfois un muret ceinturant le lot.

Même si sa hauteur est moindre, le socle (autel ou cippe, selon certains auteurs) peut être associé à cette même catégorie de monuments funéraires. Sa signification se rattache aussi à sa forme ou à celle de l'élément qui le surmonte, qu'il s'agisse d'une urne, d'une croix ou d'une sculpture. En outre, il est souvent orné de motifs végétaux auxquels on allie, de façon générale, les thèmes de la vie et de la renaissance.

Ce vaste corpus symbolique comprend également des monuments épousant certaines formes particulières (la lyre...) et d'autres ornements de motifs conventionnels traduisant des expressions d'affectivité (cœur, mains unies, etc.) ou donnant des détails biographiques sur le défunt.

La croix est omniprésente dans ce paysage composite. Qu'elle soit intégrale, qu'elle couronne un monument ou qu'elle soit suggérée par le monogramme du Christ, elle vient accentuer le caractère sacré du cimetière.

Parfois la sculpture d'un Christ en croix vient renchérir le sens pathétique du symbole qui fait référence au mystère de la Rédemption. Elle arbore souvent la forme d'une croix celtique, notamment au cimetière Saint-Patrick de Sillery. Elle prend aussi toute son importance au cimetière Mount Hermon de Sillery, à côté de l'obélisque qui, en contrepartie, affiche d'une façon particulière son

appartenance païenne. Au cimetière juif, elle est remplacée par l'étoile à six branches, emblème du judaïsme.

Le paysage funéraire est également envahi par une forme tout à fait conventionnelle, la stèle. Les plus anciennes présentent un certain intérêt, soit pour leur forme et leur matériau, soit pour les éléments sculptés qui les ornent. Par contre, celles qui se retrouvent dans les zones récemment ouvertes à la sépulture sont presque toutes uniformes.

On constatera d'ailleurs que dans ces nouvelles aires d'occupation, les distinctions sociales ne se lisent plus de la même manière. Certes, la différence peut se traduire par la hauteur ou la dimension de la stèle, mais de façon moins notable. C'est davantage dans le polissage du granit, sur une ou plusieurs faces, dans la qualité et la couleur du matériau, dans l'ornementation gravée ou dans le lettrage de l'inscription que se perçoit la distinction.

La culture industrielle n'est pas étrangère à cette évolution des moeurs. Elle a gagné le domaine funéraire et, aujourd'hui, les modèles de monuments sont standardisés et offerts par catalogue. Par ailleurs, on est peut-être moins enclin à investir pour conserver une belle image au cimetière. Il est intéressant de souligner ici que certains notables de l'époque ont refusé de se distinguer après la mort, comme en fait foi le monument érigé à la mémoire du juge Philippe Panet au cimetière Saint-Charles de Québec, aménagé sur un domaine qui jadis lui appartenait. Le monument consiste en un simple cube, sur lequel se détache son patronyme taillé dans la pierre.

LA STATUAIRE

La statuaire est en quelque sorte l'apanage des lieux de sépulture catholiques. Relativement abondante (si nous incluons les bas-reliefs) dans les parties anciennes des cimetières urbains, elle tend à se raréfier depuis les trente dernières années, sauf en ce qui a trait aux angelots produits en série, qui ont persisté davantage. Les zones récemment ouvertes à l'inhumation sont totalement dépourvues de sculptures. Dans les cimetières protestants, par ailleurs, elles sont en nombre réduit et dans les cimetières juifs, tout simplement inexistantes.

C'est la sculpture sacrée qui s'impose au cimetière catholique. Elle rejoint le symbolisme de la croix, s'alliant à la tradition judéo-chrétienne qui soutient la conception de la vie après la mort. Quand le *Sacré-Coeur* ou le *Christ de la Passion* n'accompagne pas le défunt en

La frontière entre le monde des morts et celui des vivants est parfois imperceptible. Ici, au cimetière de Saint-Georges de Beauce, on remarque à peine l'enceinte qui isole l'espace sacré. Des mausolées formant des fronts de rue s'intègrent aisément à l'espace urbain environnant. (photo: Thérèse Labbé)

L'édicule et la riche clôture du lot familial du marchand William Venner, au cimetière Saint-Charles de Québec, ont été réalisés par l'architecte Charles Baillaigé entre 1857 et 1862. La colonnade corinthienne surmonte un mausolée souterrain provenant d'Italie et qui avait d'abord été conçu pour la sépulture de l'Aiglon, fils de Napoléon 1^{er}. Le mausolée, en marbre de Carrare, acquis pour une forte somme par Venner, était à l'origine surmonté d'une déesse antique qui, plus tard, fut remplacée par un Sacré-Coeur. Depuis quelques années, le temps et le vandalisme menacent ce monument exceptionnel. (photo: Thérèse Labbé et Lise Nadeau)



attente de la résurrection des corps, ce sont les intercesseurs de Dieu qui entrent en scène.

La Vierge figure en *Immaculée Conception*, en *Notre-Dame-de-la-Salette* (un seul cas au cimetière Belmont de Sainte-Foy). Parfois, elle apparaît dans la pathétique scène de la Pietà. S'ajoutent également à ce répertoire sacré, les représentations de *Saint Joseph*, de *Saint Joseph et l'Enfant Jésus*, de la *Sainte Famille*, de *Sainte Madeleine* et de plusieurs autres saints patronymes. Par exemple, au cimetière irlandais de Sillery, un *Saint Patrick*, premier évêque et

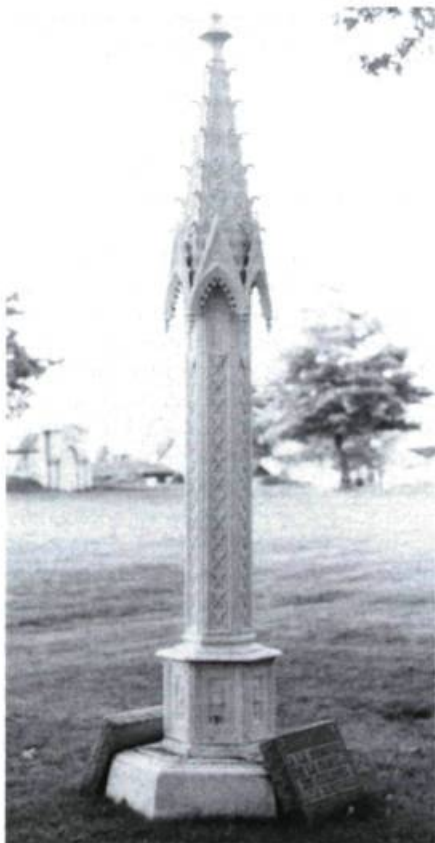
patron de l'Irlande, se dresse sur le monument des pères rédemptoristes, tandis qu'une *Sainte Brigitte*, patronne de l'Irlande, s'élève sur une tombe dans la partie ouest.

L'image du cimetière fut marquée par cet héritage religieux qui introduit également les anges dont l'importance vaut une étude particulière. Certains possèdent une dénomination propre, tels *Saint Michel terrassant le dragon* et *l'Ange à la trompette*, qui se présentent en exécuteurs de la justice divine. Ce dernier, aussi dénommé *Ange du Jugement dernier*, figurait parfois à l'entrée du cimetière.



Néanmoins, ce sont la plupart du temps des anges anonymes qui se dressent sur les sépultures. Sur les tombes d'enfants, on voit fréquemment un putto, dont le modèle est emprunté aux petits génies antiques ou aux putti de la Renaissance et de l'ère baroque. Cette figure rappelle le petit être que l'on vient de perdre: c'est son idéalisation. On se représente l'enfant tel «un ange au ciel». Ce thème a d'ailleurs été récupéré pour les sépultures familiales. Il rejoint alors la symbolique conventionnelle de l'ange. Il est le gardien du défunt et il emportera son âme au paradis.

La féminisation de l'ange ne laisse ici aucun doute. Le personnage sacré s'efface devant la représentation d'Eros à la rencontre de Thanatos. Cet Ange du silence – il portait autrefois l'index à la bouche – se trouve sur le lot de la famille Vilbon Garant au cimetière Saint-Charles de Québec. (photo: Thérèse Labbé et Lise Nadeau)



Ce monument d'inspiration gothique rappelle les lanternes des morts des cimetières européens. Il se dresse sur le lot des familles J.C.J. Robitaille et Alfred Bourassa, au cimetière de Lauzon. Ce modèle produit en série se retrouve aux cimetières de Cap-Santé, Lotbinière, Saint-Augustin-de-Desmaures et de Saint-Charles de Québec. Ils sont pour la plupart signés «H. Bernier Fab., Lotbinière, 1883». (photo: Thérèse Labbé)

L'ÉPITAPHE

L'épithaphe représente une source d'information des plus significatives. Nous nous limiterons ici à en présenter les principaux éléments. Précisons d'abord que les données d'identification sont souvent accompagnées d'une évocation de la «mort-repos» («Ci-gît», «Ici repose»), qui revêt la plupart du temps un caractère religieux («Requiescat in pace» ou «R.I.P.»). Très rarement, l'inscription fera allusion à la «mort-vie» («Mourir c'est vivre»).

L'au-delà sera évoqué par la citation de versets bibliques («C'est dans le Christ que tous revivront»), par une prière («Priez pour nous») ou par interpellation directe («Salut, Ô Croix Notre Unique Espérance»).

Parfois, on peut lire une notice qui rappelle les causes de la mort, qu'elle soit accidentelle («noyé accidentellement») ou héroïque («mort au Tonkin au service de la France»). La plupart du temps, cependant, la mention qui apparaît sert à exalter le souvenir de la personne défunte («À la mémoire de»). Dans certains cas, elle contribue à renforcer la distinction sociale puisqu'elle magnifie le défunt en émettant ses mérites civiques («Honorable Juge»).

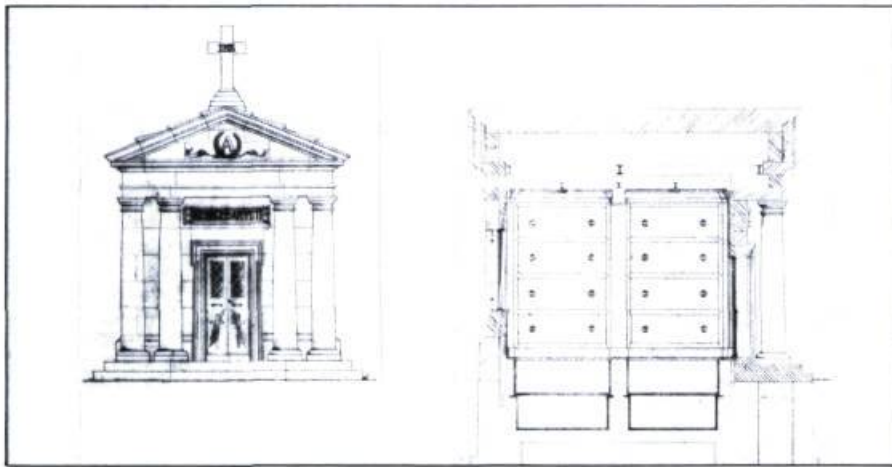
La femme, elle, sera rarement glorifiée pour ses valeurs professionnelles. Par contre, on fera l'éloge de sa bonté («Elle a ouvert sa maison à l'indigent; elle a étendu ses bras vers le pauvre») et

de ses vertus de mère et d'épouse. Elle sera d'ailleurs souvent identifiée comme étant «l'épouse de», «la femme de».

Certaines épithaphe romantiques déploient les expressions de l'affectivité, qu'il s'agisse d'amour («Quand l'amour a passé»), de douleur («À vous qui passez, arrêtez et voyez s'il est une douleur semblable à la mienne») ou de peine («Je me souviens et je pleure»).

Dans le cas des lignées familiales, les inscriptions sont réduites le plus souvent aux données d'identification les plus élémentaires, telles que le nom et les dates de la naissance et du décès. Il n'y a pas de place pour les effets lyriques. Toutefois, c'est l'union intime de la famille et de la parentèle qui est proclamée. Tous les membres ont leur nom gravé, en commençant la plupart du temps par le père, chef de famille par delà la mort. Aujourd'hui, cette image est appelée à changer, car l'univers familial tend à se réduire au couple: deux noms que l'on va parfois inscrire avant la mort, dans le cas des préarrangements funéraires.

Avec l'avènement de l'incinération, on opte de plus en plus pour le mausolée communautaire qui offre également des cryptes pour les cercueils. Dans ce nouvel espace funéraire, la mort n'est plus iconique et l'écriture funéraire est réduite à sa plus simple expression: les données d'identification. T.L.



Le mausolée de la famille de Georges Élie Amyot au cimetière Belmont de Sainte-Foy présente un temple grec à prostyle. Ce modèle met l'accent sur le noyau familial; tous les membres sont réunis dans la demeure posthume. En outre, la référence chrétienne – ici, la croix surplombant le fronton – s'impose. Les plans sont signés McIntosh-Gullet Co. Limited de Toronto (1908). (plans: collection privée)



Dans la représentation de la pleureuse réside un élément réaliste qui relève de l'imagerie gréco-romaine: le planctus ou expression du deuil. Cette figure, fréquente dans la sculpture funéraire profane au Québec, offre parfois un effet décoratif très recherché, comme en fait foi l'oeuvre d'Henri Hébert (v. 1920) érigée sur le monument de la famille Charest au cimetière de Sherbrooke. (photo: Thérèse Labbé et Lise Nadeau)

L'ange adulte apparaît sous les traits d'un jeune éphèbe, réminiscence de l'art gréco-romain. Il présente les mêmes prototypes que l'angelot (l'ange adorateur, l'ange aux fleurs, l'ange à la croix, l'ange à la palme, l'ange à la couronne et l'ange pleureur) auxquels s'ajoutent l'ange au phylactère et à la couronne, l'ange de l'espérance, l'ange du silence, l'ange du calvaire, l'ange au temple et l'ange à la tombe. Il va sans dire qu'au symbolisme du personnage sacré se rattache celui que lui confèrent ses attributs et ses attitudes. À noter que le caractère sacré s'efface un peu lorsque l'ange adulte se féminise.



Même à l'époque, la notabilité se fait parfois discrète. On sait qu'en 1854, la paroisse Saint-Roch acheta le domaine du juge Philippe Panet pour y établir le cimetière Saint-Charles. Le notable y fut inhumé bien modestement. (photo: Thérèse Labbé)

Généralement, le thème de la femme est introduit sous une forme idéalisée, telle cette sirène dormante figurant sur le lot de la famille J.A. Lamarche au cimetière Belmont. Elle fut exécutée en 1966 par Louise Bourbeau. (photo: Thérèse Labbé et Lise Nadeau)

Cette dernière évocation nous conduit au thème de la femme qui, la plupart du temps, figure sous une forme idéalisée ou allégorique. Par exemple, au cimetière Belmont de Sainte-Foy, une silhouette féminine sculptée dans un cube informe laisse apercevoir les volumes d'une sirène dormante. Dans d'autres cas, la défunte apparaît sous les traits d'une déesse vêtue à l'antique.

C'est une autre fonction symbolique qu'on lui attribue lorsqu'on la représente en pleureuse. La figure de la *Déploration*, qui relève de l'imagerie gréco-romaine, est le thème le plus fréquent de la sculpture funéraire profane au Québec (incluant les bas-reliefs sur stèle de marbre). Elle a été particulièrement exploitée par les statuaires montréalais d'origine italienne. Le cimetière Notre-Dame-des-Neiges en offre quelques bons exemples.

Expression pathétique et romantique de la mort, la pleureuse vient rappeler la douleur du survivant tout en veillant sur la sépulture de l'être aimé. L'investissement sur l'au-delà fait place ici à l'éclairage anthropologique. En effet, cette figuration est liée à une tradition funéraire préchrétienne: le *planctus* ou expression du deuil. On connaît l'importance du rituel des lamentations dans les civilisations méditerranéennes.

Chez nous aussi, une telle pratique a eu cours dans certaines régions jusqu'au milieu du XX^e siècle.

Alors qu'il est très rare de voir les traits de la femme sculptés en bas-relief, c'est toujours une effigie réaliste qu'on présente du défunt. En plus, sa désignation par son statut socioprofessionnel s'ajoute pour sa plus grande gloire. Par ailleurs, il est à noter que depuis quelques années, on peut apercevoir, dans un médaillon, la photographie de la personne disparue imprimée sur porcelaine.

En fait, le cimetière a toujours offert son espace à la mise en scène de la mort. Le monument ou l'«objet-signe», selon l'expression de Jean-Didier Urbain, qui se dresse sur ces lieux sacrés, a contribué à cette théâtralisation. Pris à part, il devient icône ou symbole. Et dans sa relation avec l'espace funéraire, il se transforme en document culturel laissant trace d'une histoire. Mais quelque chose a changé qui a fait que l'objet funéraire s'est banalisé. On sera de moins en moins confronté à cet imaginaire collectif si riche en images et en formes. Avec une telle volte-face, la mort lyrique n'est plus.

Thérèse Labbé, historienne de l'art, est recherchiste au Musée du Québec.